

Je suis né en province, à Roubaix pour être plus précis. Dans cette ville où s'agitaient quelque 90000 personnes, le cinéma se portait bien. Il y avait, je crois me souvenir, sept salles dont les deux plus importantes étaient Le Colisée et Le Casino. A ce propos, je me souviens d'une anecdote: dans le journal local, il y avait une publicité pour le cinéma Le Casino où il était écrit en très gros caractères: "POUR QUATRE FRANCS UN FAUTEUIL". Le titre du film était imprimé, lui, en petit. Evidemment, toute la semaine on pouvait lire cette publicité, et un jour, une voisine déclara à ma mère: "*Pour moi, c'est fini, je ne vais plus au casino. On voit toujours le même film POUR QUATRE FRANCS UN FAUTEUIL.*" Mes parents, qui adoraient aller au cinéma, m'y ont amené très jeune, et pour moi c'était vraiment la fête, et aussi le mystère et la magie...

Un jour, j'ai trouvé un bout de pellicule 35 mm. je n'ai jamais su de quel film il s'agissait, mais j'ai essayé alors (je devais avoir cinq ans) de construire un appareil de projection avec... un jeu de Meccano, des bouts de carton et une lampe de chevet. J'étais mauvais bricoleur. Cela n'a pas changé...

Je me suis vite rendu compte qu'il était au dessus de mes moyens d'essayer de faire bouger "comme au cinéma" les personnages de la pellicule trouvée. Alors, pendant de longues soirées, j'ai décalqué sur du papier transparent des têtes de personnages célèbres que j'avais découvert dans le Petit Larousse. "*Pendant ce temps, disait ma mère, il n'embête personne et en plus il s'instruit.*"

Je faisais donc des rouleaux de ces papiers sur lesquels j'avais dessiné ces têtes célèbres et, grâce à une loupe (chose rare) que j'avais chipé à mon grand père, mon Meccano, une lampe et le carton, je me faisais des projections privées. J'ai passé ainsi de très nombreuses soirées, heureux de retrouver un peu de cette magie que j'aimais tant.

Très vite, j'ai essayé d'acheter un Pathé Kid. C'était ce qu'il y avait de moins cher. J'ai fait des économies mais malheureusement, chaque fois que j'avais réuni la somme nécessaire à l'achat de ce miraculeux Pathé Kid, le prix avait augmenté entre temps. C'est donc très jeune que j'ai compris le principe de l'inflation, car jamais, Oh grand jamais, je n'ai pu acheter ce fameux Pathé Kid...

Donc la passion du cinéma m'a atteint très jeune et si je ne suis pas devenu metteur en scène ni projectionniste, mais compositeur de musique, comme par hasard, je compose pour le cinéma...

Georges Delerue

PROLOGUE

Quelque part entre Roubaix et Leers -14 mai 1940-

Encore un. Le cinquième depuis le départ. Alors qu'on n'a pas dépassé les abords de Leers et que la route est rendue plus difficile encore par les abandons d'objets divers. Cinquième Messerschmitt, en rase-mottes celui-ci. De l'acharnement. Devant, la route est noire de monde. Derrière... Personne n'ose se retourner: à défaut d'emporter des biens matériels, on préfère garder intact le souvenir des années passées. De longues files hétéroclites d'hommes et de femmes tentent d'encourager du mieux qu'ils le peuvent des restes de bataillons clairsemés marchant en sens inverse: "Allez-y les gars!"

Pour le jeune Georges, 15 ans, qui accompagne ses parents sur ce chemin de l'enfer, c'est un jour mémorable. Ce lundi matin 14 mai, Antoinette, sa mère, s'est rendue sur le coup de onze heures à l'école, à l'Institut Turbot plus exactement, passage obligé des garçons modestes de Croix, Roubaix et Wasquehal. Il fallait partir, vite. On a signé distraitement le registre, emporté quelques affaires, et pris congé de cet établissement que Georges fréquentait depuis trois ans maintenant, depuis son entrée à la section primaire élémentaire.

Dans la précipitation, Antoinette a oublié le tablier de son fils pendu sous le préau, ainsi que sa clarinette dans le fond du casier. Pour ça, tant mieux: Georges n'aime pas la musique, et encore moins cet instrument. Il se garde donc bien de souligner l'oubli providentiel et suit ses parents jusqu'à la maison familiale où s'entassent déjà dans le hall quelques valises que Monsieur Delerue se charge de placer hâtivement dans une vieille charrette à bras. Le vieil oncle André est là aussi. Vêtu de son habituelle redingote défraîchie, il semble prendre un malin plaisir à lisser ses favoris devant le miroir du salon alors que tout le monde s'active autour de lui. Car l'affolement s'est emparé de la famille. A trois reprises on a tenté de joindre la tante Angèle, restée à Wasquehal: en vain, toutes les lignes sont coupées. On parle de Boulogne, de Calais... Pour Georges, l'air sent le départ en vacances. L'an dernier, les Delerue avaient pris leurs premières pour fêter l'avancement de Georges, le père de famille, au poste de contremaître à la petite fabrique de limes de l'oncle André. Oh, pas grand chose; cinq au six jours à La Panne, sur la côte belge, ville devenue depuis 1936 et les congés payés, la station balnéaire la plus en vue du moment. Mais aujourd'hui, en guise de vacances, la sortie des Delerue tournera rapidement à l'exode, rejoignant ainsi le destin tragique de milliers de familles du Nord en mai 1940.

* *
*

Cannes. 14 mai 1991.

15h 30. Soleil de plomb. Une petite régata est organisée au large, et les festivaliers, plus soucieux en cette fin de festival de profiter de la Croisette, ne se pressent guère dans l'enceinte du Palais. Il est vrai que l'on projette au même instant sur grand écran les ébats amoureux de Sharon Stone et Michael Douglas, dont la seule affiche a mobilisé le "tout Cannes" dans la salle de projection principale. Au niveau 1, Salon des Ambassadeurs, Henri Chapier, décoiffé, bouscule un peu tout le monde en se frayant un passage parmi la cinquantaine d'invités réunis à l'occasion d'une petite réception. On reconnaît au fond, près du buffet, Henri Colpi, venu en voisin, ainsi que le compositeur Raymond Alessandrini qui repère déjà les plateaux à toasts sortis sur les terrasses. Sur le devant, Pierre Tchernia, qui a préféré s'éclipser de la projection de *Basic Instinct*, échange quelques mots d'un anglais approximatif avec un réalisateur australien, Bruce Beresford, venu promouvoir son dernier film. D'autres compositeurs sont là aussi, car la réception est organisée à l'initiative de la Sacem. Jean-Loup Tournier a délégué sur place Gérard Calvi, vice-président de la société, que l'on trouve d'ailleurs fort affairé à élaborer dans un coin avec Maurice Le Roux et un responsable du festival, les grandes lignes d'un prochain concours de musique de film.

15h 45. Déjà un quart d'heure de retard sur le programme. Soudain, on murmure. Applaudissements. Henri Chapier gravit les quelques marches de l'estrade, suivi d'un homme d'une soixantaine d'années, marchant d'un pas un peu gauche, visiblement ému et mal à l'aise dans cette situation. Le discours un tantinet emphatique du présentateur à son égard n'est pas pour le détendre. On apprend en effet que ce citoyen américain, en 45 années de carrière, dont les plus marquantes passées en France, a signé près de 400 partitions pour l'image, essentiellement pour le cinéma; tout en composant pour la télévision, la scène (théâtre, ballet, son et lumière) et la musique symphonique. Dix ans auparavant, il réalisait le triplé exceptionnel des trois Césars musicaux consécutifs et se voyait décerner, suprême consécration, l'Oscar Hollywoodien pour sa musique accompagnant le film de George Roy Hill *A little Romance*.

Aujourd'hui, au nom de la Société des Auteurs-Compositeurs, on remet à Georges Delerue une médaille d'or, médaille d'honneur. Les quelques mots simples et chaleureux qu'il prononce font comprendre à l'auditoire qu'avant le prix en lui-même, c'est le signe de reconnaissance effectif du monde musical envers le cinéma qui le touche le plus, couronnant un combat entrepris depuis plusieurs années pour le compte de la Musique, sous toutes ses formes, déclinaisons et applications.

Et puis Delerue se met à parler. Le musicien se souvient des brimades au moment de mettre son art au service du cinéma; de cet éclectisme tant revendiqué, qui finit un jour par lui nuire totalement en France; de ses concertos restés "au placard" mais régulièrement joués aux Etats-Unis; du gâchis culturel résultant de la classifications de la Musique en styles, en écoles, en genres; de la communauté des musiciens français exilés à l'étranger: Michel Colombier, Georges Garvarentz, Olivier Liboutry, Maurice Jarre, Frédéric Talgorn...

Contraint comme ces derniers à partir, on a parlé d'artiste maudit pour avoir tenté le rapprochement des genres au sein de son art. A l'époque du débat sur l'exception culturelle qui, en 1991-92, se déroulait sur fond d'intérêts financiers considérables entre l'Europe et les Etats-Unis, de nombreux laissés pour compte de la Culture française se sont reconnus dans l'itinéraire de ses musiciens pour qui l'Art, en tant que reflet de la société, avait depuis longtemps fait tomber les barrières. Géographiques... et artistiques:

"Il reste néanmoins qu'un compositeur de film sera toujours considéré par ceux de ses confrères qui se consacrent à la musique "pure" comme un être "à part". Pourtant le cinéma offre au compositeur la possibilité de participer à un art vivant, toujours en mouvement, à un travail collectif passionnant et aussi de n'être plus seul, d'être utile en quelque sorte..."

* *
*

I

Des courées à la rue de Madrid

" Va avec cette force que tu as "

(la Bible, Juges 6.14)

Roubaix était dans les années 20 une ville moyenne fortement marquée par l'industrie du textile et des charbonnages. Si les terrils étaient le quotidien du paysage calaisien, à Roubaix on ne comptait en revanche plus le nombre d'usines en briquettes rouges, simples ateliers ou grands complexes industriels à l'instar de la fameuse fabrique Motte-Bossut occupant le centre de la ville. Ces entreprises se positionnaient alors en véritable vivier pour l'emploi, embauchant la majeure partie de la population en âge de travailler, c'est à dire dès 14 ans... Lorsque Georges Delerue naît, le 25 mars 1925, l'avenir du garçon semble déjà tout tracé: études de métallurgie à l'Institut professionnel Turgot, puis reprise de l'affaire familiale, rue Decreime.

Chez les Delerue, on vivait sans excès, comme dans des centaines d'autres familles ouvrières du nord. La musique était comme ailleurs partie intégrante de la tradition. Lors des réunions de famille, les fins de repas se terminaient toujours par une tasse de café, que l'on dégustait en chantant les airs populaires d'opéra emmenés d'une voix de stentor par le grand-père de Georges Delerue. Ce personnage haut en couleurs, connu dans tout le quartier pour ses performances à la tête du Choral Nadaud, s'était un jour découvert un talent de chef de chœur. Sans connaître une seule note de musique, Jean-Baptiste Delerue dirigeait ainsi depuis de longues années plusieurs chorales d'amateurs sur Croix, Roubaix et Tourcoing.

En 1939, alors que la région lilloise était quotidiennement troublée par d'inquiétants signaux de guerre, Antoinette, inscrivit par précaution son fils au Conservatoire municipal. En mère prévoyante, elle désirait bien évidemment pour lui un service militaire dans des conditions relativement plus "sûres". Il est connu que l'appartenance à une fanfare facilite l'entrée dans les orchestres militaires. Comme il restait dans le grenier une clarinette, héritée d'un grand oncle...

Georges, 14 ans, se retrouve ainsi à apprendre malgré lui les rudiments d'un instrument qu'il n'aimait pas. D'ailleurs, il n'a jamais vraiment aimé la musique. Les réunions de famille, il les passait plus volontiers à jouer avec ses camarades aux osselets sur les trottoirs longeant la courée. Aussi, le jeudi matin, le chemin pavé qui sépare la maison familiale, rue de Valmy, de la rue de Soubise, siège du Conservatoire, lui semble court, trop court... Heureusement, en montant rejoindre la classe de clarinette, on longe inévitablement les salles de piano des cours supérieurs. Là, c'est l'enchantement. Les sonates, pièces à quatre mains, préludes divers, se révèlent peu à peu à lui dans la grisaille des couloirs et le tumulte des élèves.

Après la défaite de 1940, le Nord commença à souffrir sérieusement des privations, et il n'était pas rare que les enfants partent travailler dès 14 ou 15 ans afin de pourvoir la famille d'un salaire supplémentaire. C'était ainsi. Il faut bien avoir à l'esprit que la majorité de la population française, dans les grandes villes du Nord et dans la région lilloise en particulier, supportait une misère quotidienne de premier ordre et se préoccupait surtout de varier l'ordinaire du rutabaga... Durant l'année, Georges, qui a cessé ses études de métallurgie à l'institut Turgot, rejoint donc en qualité d'apprenti la petite fabrique de limes de son oncle, où son père oeuvrait déjà en qualité de contremaître. Le soir, après la sortie de l'atelier, l'adolescent cherche inconsciemment à quitter l'univers familial et le souvenir de sa journée de travail. Les répétitions des fanfares seront à ce moment-là pour lui autant d'occasions d'évasion.

Il y avait à cette époque autour de Roubaix près d'une dizaine de sociétés toutes aujourd'hui disparues: les Anciens Musiciens Français, l'Harmonie de St Gislain, les Intrépides Roubaisiens, la Fanfare Delattre, le Choral Nadaud (dirigé par le grand-père Delerue), etc... Toutes ces sociétés répondaient à un besoin de communication et à un altruisme encore soutenu par de solides valeurs traditionnelles. Les fanfares énumérées ci-dessus ne sont qu'un échantillon de toutes les associations de quartier qui existaient alors, et dont la naissance était parfois le fruit du hasard ou d'un bon mot. Ainsi, l'Orphéon des Inoffensifs, créé en 1890, vit le jour autour d'une table de café où l'un des protagonistes s'écriait: "*Ben quo? un fait d'ma à personne!*" Sur quoi, un autre répondit en plaisantant: "*Ch'est ben cha, et on s'appellera Les inoffensifs!*". Bref, dès 1940, le jeune Delerue, clarinette sous le bras, passait ses soirées d'une société à l'autre, de l'Harmonie Condorcia à la Fanfare Delattre en passant par l'Harmonie des Anciens Soldats ou la Symphonie de l'Epeule. Lors d'un voyage-souvenir effectué en 1987 sur les lieux de son enfance, le compositeur ajoutait même, détail anecdotique, que l'appartenance à ces sociétés permettait, en ces temps de grandes privations, de faire quelques bons repas à l'occasion des banquets de Ste Cécile...

Ceci dit, les jeudi passant, et malgré tout l'intérêt que représentent les fanfares, l'attrait du piano se fait plus intense pour le jeune garçon. Après une explication quelque peu houleuse, Georges obtient finalement de ses parents l'inscription en classe de piano au conservatoire municipal. Mais chez les Delerue, on n'a pas de piano. Et puis la proche perspective de l'examen d'entrée oblige de surcroît le jeune Georges à prendre quelques cours, payés sur ses propres deniers:

D'une famille ouvrière pourtant, j'ai appris à jouer du piano comme dans toute famille de la petite bourgeoisie. A 14 ans, je n'avais jamais rien entendu de Bach, de Mozart, de Schumann ou de Beethoven; j'étais d'une inculture musicale notoire et je ne connaissais que les airs de Faust ou de Carmen, rabâchés dans ma famille. Je n'ai commencé la musique sérieusement qu'à l'âge de 14 ans, c'était vraiment une vocation tardive.¹

Le jeune garçon, qui se présente à l'examen d'entrée en autodidacte, triomphe avec l'une des "*Romances sans paroles*" de Félix Mendelssohn, apprise et interprétée seul, le soir au retour de l'atelier et durant les dimanches sans sorties. Mme Picavet, l'enseignante qui reçoit le jeune Delerue, décèle au delà des imperfections de l'interprétation, le réel amour qu'éprouve

¹ Entretien avec Jean-Pierre Bleys, *Positif* n° 389-390, juillet-août 1993

l'adolescent pour la mélodie. Le doigté est mauvais, la fameuse "position des mains" accidentellement fantaisiste, et le morceau souffre de passages boiteux causés par un manque de souplesse assez compréhensible. Toutefois, le jeu véritable des épaules, les ralentissements de fin de phrases musicales afin de dynamiser mieux encore les suivantes (signes traduisant une réelle compréhension de la structure du morceau joué, mais aussi une liberté -toute relative, bien sûr- prise par rapport à la partition), sont à l'oreille de l'enseignante autant d'indices permettant de déceler le vrai musicien du faux.

Dans la soirée, le jury communique les résultats aux parents et élèves silencieusement groupés devant la porte de la classe. Mme Picavet s'approche de Georges, encore apeuré par sa mauvaise prestation:

-Vous n'êtes pas pianiste, mais très musicien.

Le garçon ne comprend pas. Aussi, l'enseignante ajoute avec douceur:

-Bien sûr, vous avez tout à apprendre, mais je veux bien vous prendre comme élève.

* *
*

Tout semblait aller pour le mieux. Il tardait dorénavant au jeune Delerue ce fameux jeudi matin. Le chemin pavé était arpenté en courant, et dans le quartier, depuis quelque temps, on ne reconnaissait plus le garçon tant son enthousiasme rayonnait. Pourtant, la Destinée devait en décider autrement...

Six mois après le début de ses études de piano, George Delerue est grièvement blessé lors d'un grave accident de travail à la colonne vertébrale, accident qui stoppera sa croissance à ce moment là, pour le reste de sa vie. L'immobilisation forcée durera cinq mois, sur une planche installée dans une chambre sordide de l'Hôpital de Roubaix. On prévoit, au mieux, une rééducation de deux ans. Après une brève période de découragement au cours de laquelle le jeune homme entrevoit tous ses espoirs anéantis, il se raccroche finalement à ce qui lui reste de plus cher: la musique. Il semble même que la période qui suivit cet accident, et dont Delerue ne parlait jamais volontiers, marqua très profondément la vie du compositeur:

Je n'avais plus qu'une idée en tête à ce moment-là, c'était la musique. Je voulais écrire, je voulais composer...

Au cours de sa convalescence, Georges est donc présenté par son professeur de piano à Maître Francis Bousquet, le directeur du Conservatoire, un homme austère et exigeant qui dirigeait alors les classes d'harmonie, d'orchestre, d'histoire de la musique et de musique de chambre. Pour Georges, le handicap à remonter est considérable: six mois d'arrêt en pratique instrumentale et des bases en solfège trahissant encore d'importantes lacunes. Le jeune Delerue est toutefois accepté, davantage sur l'insistance de son professeur de piano que sur ses

performances propres, ceci tout en reprenant à temps partiel son travail à l'usine. Mais au fil des mois, la relation avec le directeur se dégrade au point que ce dernier ne semble plus croire au moindre avenir musical pour ce jeune ouvrier appartenant à la fois aux plus âgés de ses étudiants, mais aussi aux plus faibles...

Au cours de l'année 1942, Francis Bousquet décède subitement, après dix-sept années consacrées au service de la musique à Roubaix. Il sera remplacé par Alfred Desenclos, un jeune homme de vingt-neuf ans qui venait d'obtenir sa première affectation de directeur de conservatoire. Le nouveau directeur, qui composait après sa journée administrative des pages parmi les plus riches du répertoire contemporain, découvrira rapidement au delà de l'imperfection des devoirs d'harmonie de Delerue, un goût prononcé pour la composition, pour la création d'une musique qui lui soit propre. Et puis, son parcours identique d'ouvrier devenu musicien lui permet de comprendre les aspirations du jeune garçon. Car la destinée d'Alfred Desenclos est, à bien des égards, d'une troublante similitude avec celle de Delerue. Né en 1912 au Portel (Pas-de-Calais), septième d'une famille de dix enfants, il travaille comme dessinateur sur tissus industriels jusqu'à l'âge de vingt ans afin d'assurer la subsistance familiale. Renonçant par obligation aux études générales, il entre toutefois en 1929 au Conservatoire de Roubaix pour y étudier le piano, jusque là pratiqué en autodidacte. Trois années seulement lui suffisent pour décrocher ses prix en piano, harmonie, orgue, histoire de la musique, ce qui lui permet d'entrer en 1932 au Conservatoire de Paris duquel il sort en 1942 avec d'autres premiers prix d'harmonie, fugue, composition, accompagnement, et surtout la rare consécration d'un Premier Grand Prix de Rome. Pour quelques très bons élèves dans la lignée de Desenclos, dont le souvenir se perpétuait encore dans les couloirs des conservatoires des villes occupées, la musique était devenu le moyen, en ces temps de grandes privations, de fuir une condition sociale dont les perspectives se limitaient la plupart du temps entre la mine locale, l'usine ou le S.T.O. Pour d'autres, la musique était tout simplement le moyen d'échapper au quotidien, le soir venu, après une journée de travail à l'atelier. Tout semblait rapprocher Delerue et Desenclos, par delà cette force qui unit les musiciens de condition modeste.

Le jeune directeur commence par se consacrer à développer chez son élève une sensibilité et une culture musicale élargie qui passe par l'écoute et l'interprétation d'oeuvres de différents répertoires. Les classes de musique de chambre et d'histoire de la musique répondant à cet objectif, il suggère à Georges, déjà enthousiaste, de s'y inscrire:

Il a parlé en ce sens à mes parents. Ils ont accepté, ce qui était très bien de leur part, mais aussi assez dramatique car cela posait d'énormes problèmes financiers. Heureusement, j'étais fils unique, et j'ai pu poursuivre des études, à la fois de piano et de musique de chambre. Mais j'étais encore ouvrier à mi-temps. Comme mes résultats étaient bon, j'ai pu me consacrer à la musique à plein temps.²

Le conte de fées semble alors commencer:

Le conservatoire de Roubaix est vite devenu pour moi un rêve, une évasion, le moyen d'avoir une vie très intense, moi qui venait d'un milieu modeste. Harmonie, piano, musique de

² Nord-Eclair, 3 juin 1987.

chambre, histoire de la musique: pour moi ça a été une révélation. Je ne voulais plus faire que cela. Pour la première fois, j'avais l'impression de Vivre...³

Aussi, de 1943 à 1945, comme nous le prouvent encore les palmarès étonnants conservés dans les archives de l'Ecole Nationale de Musique de Roubaix, Georges Delerue raflera littéralement les plus hautes récompenses dans toutes les disciplines, surpassant avec sa vocation tardive -mais passionnée- des élèves ayant débuté leur formation musicale bien avant lui. Pour cela, l'ancien apprenti reconnaîtra que sa prise en charge par Alfred Desenclos aura été la première chance de sa carrière.

Mais déjà, parallèlement aux études classiques "sérieuses", l'éclectique de Mr Hyde commence à envahir le coeur du jeune Dr Jekyll: en effet, la porte du conservatoire poussée, Georges, 18 ans, participe avec quelques copains de classe aux joyeuses virées d'un petit orchestre de jazz qui se produit chaque week-end dans les cafés populaires de Watreloos. Et avec quels copains! :

Je me souviens très bien... En 1943, en classe de solfège au conservatoire, j'étais avec des gens comme Roger Delmotte, trompette solo à l'Opéra; Raymond Guiot, flûte solo; Fernand Vestraete, grand accordéoniste; et en trompette jazz Charles Vestraete. Sur la même classe de dix élèves, il y en a huit qui, plus tard, ont fait une carrière nationale ou internationale. Cela prouve qu'il y avait un enseignement de qualité.⁴

* *
*

En 1945, le Nord panse les plaies de la guerre. Le palmarès du mois de juillet, celui des remises de récompenses, est abondant pour le jeune Delerue, alors âgé de vingt ans. Ce sera sa dernière année à Roubaix. Elle se conclut cette fois par trois premiers prix: Harmonie, Musique de chambre, Piano, s'ajoutant au second prix de clarinette obtenu précédemment, "*pour faire plaisir à ma mère*" avouera-t'il plus tard.

Mais le jeune homme apporte déjà, au delà des récompenses, la preuve de son orientation future: une bourse exceptionnelle de 1000 francs de l'époque lui est offerte par le Dr Lafaye, notable roubaisien, pour avoir produit durant l'année une oeuvre symphonique. En effet, à Pâques 1944, à quelques jours de son dix-neuvième anniversaire, Georges Delerue a donné à exécuter en l'église St Elisabeth de Roubaix, à la stupéfaction générale des habitués du lieu, une messe en sol majeur pour quatre voix mixtes. Texte en latin à l'appui... Il semble que plus d'un an après les cloches en résonnent encore...

Après cette fin d'année brillante, Alfred Desenclos sent son élève prêt pour aborder d'autres horizons. Rassurant ses parents quand à son avenir, il lui conseille de "descendre" à Paris

³ *Roubaix Informations*, octobre 1987.

⁴ *La Voix du Nord*, 9 juin 1987.

pour se présenter directement aux éliminatoires d'entrée des classe d'écriture musicale au Conservatoire National Supérieur de Musique en fugue-contrepoint et composition:

C'était le cheminement normal et indispensable si je voulais faire carrière. Ma mère était heureuse mais inquiète. Un fils compositeur dans notre milieu, cela ne s'était jamais vu! Mes parents ont accepté de faire de gros sacrifices pour me payer mes études. Heureusement, j'étais leur seul enfant. Ils n'auraient pas pu m'aider sinon.⁵

Ce tir groupé semble avoir été judicieux, puisqu'au mois d'octobre 1945, libéré de son emploi d'ouvrier tailleur de limes, le jeune provincial intègre, rue de Madrid, siège du Conservatoire, la classe de fugue de Simone Plé-Caussade et de composition musicale d'un ancien disciple de Gounod et de Franck, Henri Busser.

Dans la classe de ce dernier, les étudiants sont en général issus des quatre coins de France. On retrouve des musiciens ayant fait par la suite d'honorables carrières comme Jean Bonfils, futur assistant d'Olivier Messiaen à l'Orgue de La Grande Trinité, Serge Lancen, qui composera beaucoup pour le cinéma et le ballet, tout comme Marius Constant; ou encore Jean-Michel Damase, futur directeur du Conservatoire Européen de Musique de Paris. Thérèse Scellier, ayant fréquenté la classe à cette époque-là, se souvient quant à elle de la générosité de son camarade roubaisien: *Il n'hésitait pas à accompagner ses camarades en difficulté, prenant sur lui de leur expliquer les points non assimilés, ou interprétant les partitions des étudiants en composition qui n'étaient pas pianistes, ce qui était assez fréquent.*⁶

Mais le jazz intéresse toujours le jeune homme qui loue depuis peu une chambre d'étudiant dans une soupenote du quartier latin. Contraint de travailler à nouveau afin de financer ses études, il s'essaye donc, la nuit tombée, en pianiste de jazz au sein des pianos-bars de la capitale ou dans les petites formations de bal du samedi soir. Ce jazz qu'il n'avait jamais vraiment laissé tomber:

J'ai commencé lorsque j'étais élève au Conservatoire, un peu après également, à être pianiste dans des bars pour gagner ma vie. J'étais pianiste dans un petit bar du quartier de l'Opéra, je me souviens très bien de ça. On me donnait royalement un pourboire pour jouer un air à la mode. J'ai ensuite joué dans les bals en banlieue, en Province, à Paris, un peu partout. Si bien que, mon idéal étant de faire de la musique classique, de devenir chef d'orchestre, je me retrouvais un peu "en parallèle"..."⁷

Il n'était pas rare aussi que les jeunes gens de la classe de composition se réunissent en soirée pour un "boeuf" improvisé autour d'un piano ou pour une sortie générale au cinéma. Le jeune homme découvrira à cette occasion un septième Art qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'approcher plus profondément. C'est donc tout naturellement dans les salles obscures, que Georges Delerue découvrira, sans encore y voir là une quelconque destinée, la construction et l'orchestration particulière propre aux musiques de film:

⁵ Roubaix Informations, octobre 1987.

⁶ Entretien téléphonique avec l'auteur, avril 1993.

⁷ Cité in *Musiques de Film: Georges Delerue*, documentaire de Jean-Louis Comolli.

J'ai vécu longtemps en province, dans un milieu qui n'était pas très cultivé, ni musicalement, ni cinématographiquement. Et quand je suis arrivé à Paris, sans vraiment devenir un cinéphile, je suis beaucoup allé au cinéma. Je me souviens, aussi contradictoire que cela paraisse, des oeuvres de Maurice Jaubert, d'Henri Sauguet (pour Les amoureux sont seuls au monde de Decoin notamment), d'une partition formidable pour Aventures en Birmanie, de Franz Waxman, qui m'avait fait entrevoir des utilisations de timbres extraordinaires, et d'une très belle musique d'Honegger pour Un ami viendra ce soir de Raymond Bernard. Qui m'a influencé le plus? C'est Eisenstein et Prokofiev. C'est en voyant Alexandre Nevsky que j'ai compris le rôle de la musique dans le film.

* *
*

En juillet 1947, Georges Delerue tente son premier essai pour le Concours de Rome, n'obtient qu'une mention "honorable", mais ne semble pas très affecté par ce résultat. En effet, depuis quelques mois, le jeune homme vit avec une obsession qui le poursuit sans relâche: la direction d'orchestre. Il passe le plus clair de son temps à aller écouter le grand maître Roger Désormières diriger les orchestres français les plus prestigieux. Mais il n'est pas question pour le jeune Delerue, avec les emplois du temps déjà chargés et le coût des études, de suivre simultanément les cours d'une classe d'orchestre. Après une longue période d'observation, de documentation et d'apprentissage à la lecture de partitions, il se décide finalement à rendre visite au maître, chez lui, afin d'obtenir d'ultimes conseils. Nous sommes durant l'été 1947, et Roger Désormières va bientôt prendre sa retraite de professeur au Conservatoire. En quelques visites, Georges Delerue acquiert les techniques nécessaires qui lui permettront désormais de diriger toutes ses compositions et bien souvent celles d'autres compositeurs. D'autre part, le maestro lui indique une piste assez intéressante: la direction de musiques pour le cinéma, piste qu'il fréquentait lui-même depuis de longues années, puisqu'il dirigera avec rigueur et générosité jusqu'à son décès, en 1963, plus d'une centaine de partitions cinématographiques parmi les plus probantes.

Georges Delerue se souviendra d'ailleurs toujours avec émotion du geste que Roger Désormières réalisa un jour en sa faveur: en 1948, alors que le maestro dirigeait le concert de fin d'année de la classe de composition, ce dernier lui céda à l'improviste la baguette pour diriger sa propre contribution, le poème symphonique *Panique*.

A la rentrée d'octobre, un remaniement s'opère en classe d'écriture. Autre départ à la retraite: celui d'Henri Busser. Georges Delerue gardera un bon souvenir de l'enseignant:

Il avait tout fait dans ce métier: chef de chœur, chef d'orchestre à l'Opéra, compositeur de nombreuses musiques, de la bonne et de la moins bonne; surtout il avait été choisi par Debussy pour orchestrer la *Petite Suite*, et avait dirigé l'orchestre pour les répétitions de *Pelléas et Mélisande*. Il connaissait admirablement son métier, et j'ai beaucoup appris avec lui.

Jean Rivier assure quelque temps l'intérim, en attendant l'arrivée prévue pour janvier 1948, du nouveau professeur dont le seul nom alimente abondamment les discussions de couloirs:

Darius Milhaud en personne aurait été pressenti pour prendre la succession de Busser! Le musicien provençal, en exil californien depuis le début de la guerre, jouissait déjà à l'époque d'une solide réputation de compositeur, mais aussi de pédagogue, terminant au même instant une année de cours à la prestigieuse Université de Berkeley.

En janvier, dès son retour des Etats-Unis, Milhaud fait la révolution dans la classe de composition. Si Henri Busser apporta au jeune homme "*le tour de main de l'artisan*", avec Darius Milhaud, ce fut "*l'ouverture vers un certain humanisme musical*". En effet, cet ancien du Groupe des Six avait à coeur d'évacuer les idées reçues sur la musique, ancrées dans l'esprit de ses étudiants, et néfastes à leur création. L'éclectisme dans la musique fut pour lui un véritable cheval de bataille, qu'il mena jusqu'à la fin de son professorat au Conservatoire, non sans déchaîner contre lui, tout du moins au début, quelques querelles assez lamentables. D'autre part, son propre exemple avait de quoi laisser rêveur: ayant débuté au temps du cinéma muet, il affichait déjà en 1948 à son palmarès, plus d'une vingtaine de musiques de films, parmi lesquelles des partitions co-écrites avec Arthur Honegger pour les longs-métrages d'Alexeïeff, la musique de Mme Bovary de Jean Renoir, ou encore celle illustrant *Espoir* d'André Malraux, oeuvre mythique sur la guerre d'Espagne. Très vite, Georges Delerue admire la culture et l'audace de son nouveau professeur:

J'ai eu la chance d'être l'élève de Darius Milhaud, l'un des grands musiciens contemporains qui, avec Auric, Sauguet, Poulenc, Honegger entre autres, avait tenté l'aventure cinématographique. Or, Milhaud se gardait bien de nous détourner de la musique de film, au contraire de certains professeurs qui prétendaient qu' "on s'y gâte la main". Il tenait, lui, pour extraordinaire l'idée de travailler pour le théâtre et le cinéma. Il avait l'ouverture d'esprit qui lui permettait d'entrevoir les possibilités d'un autre langage musical.

Mais le jeune homme manque toujours de culture générale, indispensables au compositeur de profession. Milhaud le bouscule, l'incitant à s'ouvrir à d'autres horizons, à la lecture, au théâtre, se félicitant aussi qu'il ait pris goût au cinéma. Cette sorte de "prise en charge" par Darius Milhaud sera ce que Delerue considérera toujours, après sa rencontre avec Alfred Desenclos, comme la seconde véritable chance de sa carrière:

C'est lui qui m'a ouvert la voie. Juif d'origine, il avait été obligé de quitter la France pendant la guerre, était allé aux Etats Unis et en était revenu avec une certaine conception de l'Art Global. C'était un homme ouvert à tous les horizons. J'étais timide, complexé, parce que je ne savais rien, je ne connaissais rien, moi, le petit provincial débarqué à Paris au milieu de la guerre. Milhaud m'a pratiquement jeté dans un milieu autre que celui purement musical. Il m'aurait été plus difficile d'avoir cette ouverture sur le monde si j'étais resté dans mon coin à composer des symphonies.

Car pour l'ancien apprenti roubaisien, en ce début d'année 1948, au delà de la composition s'étend tout naturellement le vaste "no man's land" de la musique de concert, direction qu'il semblait alors naturelle d'emprunter, suivant ainsi la tradition historique des compositeurs français. Pour lui, le modèle est parfaitement incarné en cette époque-là par Richard Strauss, c'est à dire le parcours d'un musicien écrivant des opéras, des poèmes symphoniques, tout en dirigeant des orchestres internationaux. Mais cette vision des choses s'estompera assez rapidement. On ne sait trop comment il obtint ce contact, soit par Milhaud,

soit, plus probablement par Roger Desormières; toujours est-il qu'en cours d'année, Georges Delerue trouve un petit travail d'appoint, en qualité d'orchestrateur pour Jean Marion. Ce compositeur d'une trentaine d'années, venu au cinéma par le biais de la chanson, connaîtra une célébrité toute relative en signant les musiques de la plupart des films de cape et d'épée d'André Hunebelle. Amalgamant de manière plus ou moins heureuse les techniques du jazz aux recettes de la variété, il recrutait à l'époque des "nègres" parmi les étudiants des classes de composition pour superviser, voire carrément re-écrire les harmonies de ses partitions néo-classiques.

Ces premiers contacts avec le monde du cinéma ne semblent toujours pas décider Delerue à franchir le pas, alors qu'en classe, les partitions qu'il présente à Darius Milhaud trahissent un sens évident de la mélodie et de la dramatisation musicale, orientation à laquelle le maître n'était pas insensible. Milhaud semblait même plutôt assez attaché à la richesse thématique, si l'on en croit les conseils donnés à ses disciples:

-Soyez riche ! il n'y a pas deux thèmes dans une sonate de Mozart, il y en a cinquante, il y en a cent!

Un jour, après avoir interprété au piano une nouvelle pièce que son étudiant vient de lui rendre, Milhaud se retourne et semble cette fois le convaincre:

-Delerue, encore une fois, vous êtes fait pour la scène !

* *
*